

Revue Terrain N°60 | Jacques Munier

Rappeler, comme le fait Paul Shepard, que nous n'avons qu'une seule terre, c'est aussi se souvenir que nous la partageons avec d'autres vivants non humains et c'est une invitation à modifier notre comportement à la fois par respect pour la vie animale et dans notre intérêt bien compris. Une planète devenue inhabitable pour les animaux sauvages, et nous savons que nous en prenons le chemin, serait également invivable pour nous car les dégâts irréversibles causant la disparition des espèces vivantes rendraient notre environnement inhumain et mortel. Mais le philosophe de l'écologie va plus loin. Il montre qu'en nous coupant de nos origines animales, de ce qui fut pendant les deux millions et demi d'années du Pléistocène jusqu'à la fin du Paléolithique, notre coexistence avec le monde des bêtes, nous dénaturons notre propre complexité d'êtres humains, et en dégradant notre environnement nous la mutilons et déformons notre ontogenèse.

Notre ADN est d'ailleurs là pour nous le rappeler, que nous partageons à 99% avec le chimpanzé et à 80% avec le cheval, et par notre génome nous appartenons toujours à ces époques reculées d'avant l'agriculture, celle où à travers la chasse et la cueillette, notre rapport à la nature était intense et solidaire. Pour Paul Shepard, c'est notamment au contact des animaux sauvages que s'est formée notre intelligence supérieure. Il rappelle que sur l'échelle de l'évolution, si les grands mammifères sont les mieux dotés, c'est parce que leur activité principale a développé des compétences complexes, qu'ils soient herbivores ou carnassiers, proies potentielles ou prédateurs, car les dynamiques de la fuite comme de la poursuite sont de « grands sculpteurs de cerveau ». Or l'homme est omnivore et tout à la fois prédateur et proie possible. L'acquisition de cette double compétence l'aurait naturellement placé au sommet en matière cérébrale. Et on peut imaginer tout ce que cet apprentissage a dû à l'observation attentive des animaux, ainsi qu'à la découverte, à travers la chasse et la consommation, des ressem-

blances troublantes entre ces vivants, humains et non humains. En ouvrant le corps des animaux pour les manger, les analogies physiologiques ont dû sauter aux yeux. Et à force de les traquer, de les tuer et de les avaler, les hommes ont également fait progresser leur connaissance, mais aussi développé le respect à leur égard, voire leur appropriation, leur identification symbolique à ces créatures, ce dont témoignent les mythes peuplés d'animaux, mais aussi, plus proches de nous les contes et les fables dont les enfants se réjouissent et qui conservent la mémoire ancienne de ces relations fortes. C'est d'ailleurs dans cette sensibilité des enfants à la vie animale que Paul Shepard place tous ses espoirs. Pour inciter l'humanité à « rentrer chez soi », à habiter de nouveau ce monde en occupants responsables, il préconise d'enseigner l'animalité aux enfants dans les écoles.

Dans le développement de l'intelligence, un milieu naturel semble avoir joué un rôle déterminant, c'est celui des prairies. Contrairement au bois et aux feuilles d'arbres, essentiellement composés de cellulose et de lignine indigestes pour la plupart des animaux, les plantes des prairies sont riches en pectine et en protéines et, comme dit l'auteur « les choses intelligentes existent grâce à cette maison prairiale que tous fécondent, ventilent, dispersent, fertilisent et broutent », animaux et végétaux ici confondus dans le chant polyphonique de la terre. Les graines en particulier, à cause de l'énergie qu'elles peuvent stocker, ont favorisé le développement des grands animaux dotés de gros cerveaux. Paul Shepard déduit de l'augmentation de leur taille, attestée par les empreintes fossiles de crâne, que sur ces prairies, ces toundras, ces steppes ou ces savanes du monde des moments prépondérants de la grande partition de l'évolution ont dû se jouer, en particulier le jeu vital de la traque et de la ruse dans la chasse pour dépasser le hasard de la rencontre entre le prédateur et sa proie. Humer l'air et suivre à la trace, repérer et identifier les espèces et leur comportement de camouflage ou de fuite, leurs tactiques et leurs ruses pour s'échapper, tout cela a entraîné des adaptations réciproques, des progrès cognitifs et comportementaux, voire sociaux quand la chasse était collective, et à cause de ces progrès enregistrés

et transmis – je cite « les vieux devinrent les chefs et les jeunes leurs élèves ».

Lorsqu'il évoque cet univers des prairies, comme en d'autres moments de ce livre stimulant pour l'intelligence, Paul Shepard devient lyrique. « L'esprit s'est propagé dans les prairies comme les étincelles, dit-il, à partir de la friction entre deux groupes de mammifères écologiquement synchronisés, les carnivores à griffes et les herbivores à sabots. Le prédateur et la proie sont les voix d'un dialogue que la prairie entretient avec elle-même. » Il insiste en particulier sur le type d'intelligence favorisé par l'interaction entre « des attrapeurs plus malins et des fugeurs plus vifs », à savoir la tournure d'esprit qui permet à la conscience d'anticiper ce qui va suivre, l'attention, qui peut aller d'une appréhension passive, flottante correspondant à l'investigation, à une « fixation active d'une extrême concentration ». Et il se demande quelle est notre place, à nous humains, dans ce « dialogue des prairies ».

Ayant intégré les deux pôles, celui du prédateur et de la proie potentielle, les hommes possèdent « la capacité de l'esprit carnassier, toujours sur le qui-vive, de concentrer la force psychique sur un monde sans proie » mais aussi celle de « ressentir, d'éprouver les forêts et les champs en conservant un sens inné de la détection ». C'est cette psychologie de l'omnivore que l'auteur propose de cultiver pour réhabiliter la relation de l'intellect à la nature.

Librairie Ptyx | Bruxelles | Emmanuel Requette

L'ours était la voix de la terre elle-même. Alors l'homme, se souvenant que l'ours avait été son mentor, réalisa que lui-même disposait de cette voix, si seulement il parvenait à chanter aussi doucement que l'ours.

Une forme d'idéal presque communément admise aujourd'hui par une bonne part de l'opinion publique « progressiste » (ce

truc indéfinissable dont on voit cependant très bien ce qu'il recoupe dès que nommé) est celle du paysan. Tout à son labour ou ses pâtures, il représente, dans sa version anti-ogm du moins, la forme la plus aboutie d'une communion avec la nature. Communion à laquelle il s'agirait d'aspirer à retourner et qui forme le paradigme essentiel d'une « écologie » politique. L'agriculteur-éleveur serait cet habitant d'un Eden perdu auquel revenir forme planche de salut.

L'aube de la civilisation, associée à l'agriculture des origines, est généralement vue comme un vaste lever de soleil avant lequel l'homme vivait dans un crépuscule mental et social, attendant, s'efforçant de devenir pleinement humain.

Mais c'est déjà supposer une vertu à cet instant, dont le paysan bio d'aujourd'hui offre une pâle descendance.

Estimer que faire paître des chèvres et labourer le sol est vertueux, c'est se mentir,

Notre rapport à la terre actuel repose sur cette idée qu'un retour à celle-ci ne peut aller au delà de ce passage du chasseur-cueilleur à l'agriculteur-éleveur. Ce qui le précède n'aurait aucun intérêt. Et toute lecture de l'ontogenèse humaine ne pourrait être lue qu'à partir d'un point de départ en deçà duquel rien ne mérite d'être sauvé de l'oubli. Notre intérêt pour notre propre histoire s'arrête à rebours au seuil du pléistocène. Au début de ce que nous nommons aujourd'hui la civilisation et qui se confond avec la naissance de l'agriculture. Alors que nous voyons de nos jours cet instant comme un progrès décisif, il convient peut-être bien de le voir, selon Paul Shepard, comme le moment auquel la notion même de progrès aurait été inventée. En un subtil mais radical renversement, le passage (lent, tortueux) d'un être de la chasse et de la cueillette à celui de l'élevage devient celui auquel la notion même qui le porte à son climax est inventée. Et l'humanité en fera son modèle.

peut-être l'humanité a-t-elle sans le savoir adopté une période malade comme modèle de la vie humaine.

Notre idéal de la nature est donc lui-même vicié de ce dont l'homme l'a pollué. Des plaines sauvages, nous sommes passés au champs entrecoupés de haies. De l'omnivore conçu pour éprouver la faim (dont elle est une des constituante de sa santé), l'homme est devenu cet être obsédé par la satiété. Du schéma dans lequel il baignait de toute éternité, il a versé dans le changement perpétuel. D'un verbe créateur, il a fait une parole d'appropriation, de listes

La taxinomie n'est pas une épée à double tranchant. Elle a une face coupante et une face émoussée. Elle est incisive et ouvre les choses sur leurs agencements internes, ou elle les nomme simplement [...] elle est simultanément et le roman russe et le bottin téléphonique.

De l'immanence à la transcendance. Du polythéisme au monothéisme. De la mythologie à l'histoire. L'homme agriculteur-éleveur a lui même créé les conditions de l'oubli de ce qui le précédait. Alors que, comme l'ours, l'homme est par essence toujours sur le fil du rasoir entre le soliloque avec le moi et le chœur avec le groupe, ce qu'il est devenu est un être entièrement plongé dans ses rapports aux autres hommes, tel le loup dans sa meute. Dans l'oubli désenchanté d'un rapport à lui et de ce qui est « extérieur » à son espèce, il s'est rêvé pur politique. Et l'importance d'un texte comme celui-ci, rigoureux mais dont l'exigence est aussi « esthétique », est de rappeler que l'écologie précède le politique. Qu'elle est par-delà.

aucune expérience humaine de la nature n'est immorale [...] N'importe quel type de fossé est envisageable – aussi longtemps que coule la rivière.

